

Littoral : pourquoi les physalies, ces poisons de la baignade, font-elles leur grand retour cet été ?



Un flotteur de physalie, échoué sur le sable de la plage du Porge, en Gironde, lors du pic constaté en août 2011

Cousins des méduses, ces organismes marins au puissant venin se sont échoués en nombre inhabituel sur les plages de l'Atlantique depuis le début juillet. Le régime des vents et de la houle semble l'expliquer pour l'essentiel

Lundi 31 juillet à Contis, dans les Landes. L'hélicoptère de la gendarmerie baratte le ciel au-dessus de la plage. Signe de la gravité potentielle de l'événement, il est appelé en raison des piqûres de physalies dont souffrent trois baigneurs. Plus de peur que de mal : conduits à l'hôpital de Dax, les infortunés s'en sortent sans dommage majeur.

Les apparitions de cet organisme marin, *Physalia physalis*, se sont répétées çà et là au sud du golfe de Gascogne depuis le début de l'été. Elles ont sporadiquement entraîné la fermeture de la baignade, souvent pour quelques heures. À Anglet, au Pays basque, ou encore à Biscarrosse, Seignosse, Hossegor et Capbreton, dans les Landes. « Il y en a régulièrement sur nos côtes mais on n'en avait pas vu autant depuis plus de dix ans. Jusqu'à maintenant, on en a observé des côtes espagnoles jusqu'au bassin d'Arcachon, en limite nord, mais elles ne sont pas entrées dans le Bassin », résume Elvire Antajan, la responsable de la station Ifremer (l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer) d'Arcachon, spécialiste du zooplancton et du plancton gélatineux.

900 cas de piqûres en 2011

Au tournant des années 2010, les échouages de ces étrangetés de la famille des cnidaires – les anémones de mer, les gorgones, les méduses, les coraux – avaient suscité l'émoi balnéaire dans la région. Plus de 150 victimes de piqûres avaient été recensées au cours de l'été 2010 sur le littoral basque, landais et girondin. Le pic avait eu lieu en 2011, avec près de 900 cas d'envenimation au sud de l'embouchure de la Gironde. À l'époque, l'affaire était prise très au sérieux. L'Institut de veille sanitaire (InVS, absorbé dans Santé publique France), le Centre antipoison et de toxicologie du CHU de Bordeaux, l'Agence régionale de santé et les CRS avaient mis en place un dispositif de surveillance sur la côte, PhysaTox.

Les signalements se sont espacés au fil des années suivantes. « En Atlantique Nord, rencontrer des physalies n'est pas si fréquent d'habitude. Elles vivent dans les eaux chaudes des tropiques. Elles remontent vers l'Espagne et le Portugal, dans l'Atlantique et en Méditerranée. Chez nous, c'est plus rare », explique Jean-Michel Maggiorani, biologiste à l'aquarium de La Rochelle. On en a aperçu sur les plages landaises, sur l'île de Ré et même en Bretagne au mois de janvier dernier. Avant les débarquements de cet été.

Les voiles au vent au mois de juillet

La bestiole, qui émerge dans l'ordre des siphonophores, est singulière. Elle s'agrège en colonie, à l'instar des coraux. Comme un seul organisme dont les prolongements sont assignés à des fonctions distinctes : les flotteurs, qui déploient une membrane aux allures de voile hors de l'eau, les chasseurs qui laissent traîner leurs longs filaments urticants en quête de proies, les « digéreurs » qui distribuent l'énergie nécessaire à la colonie, et les reproducteurs. Visible à la surface, le flotteur de teinte bleutée est à l'origine de plusieurs noms vernaculaires, comme celui de « galère portugaise ».

Ces ensembles évoluent au large, au hasard des conditions du moment. « La particularité du siphonophore, c'est qu'il est dépourvu de la moindre capacité de nage. Sa trajectoire est tributaire des vents et des courants. La direction et la force des vents sont essentielles, par leur effet direct sur la partie émergée des physalies et par le fait qu'elles orientent le courant marin dans les premiers mètres de la colonne d'eau », poursuit Elvire Antajan. Elle rappelle que par le passé, on a retrouvé des physalies dispersées jusqu'en Irlande.

La météo atmosphérique et marine de cet été, entrelardée par les anticyclones et les passages dépressionnaires, est sans doute pour beaucoup dans les échouages. Le flux d'ouest et ses épisodes de forte houle ont dressé accidentellement les physalies à la côte. À l'accoutumée, elles cheminent à distance respectable, dans le vaste mouvement du gyre océanique. Elles montent vers le nord, portées par la dérive nord atlantique, un courant de surface qui se disperse dans l'océan Arctique. Et elles redescendent vers le sud, happées en sens inverse par le courant du Portugal, plus proche des rivages européens.

La température de l'eau plus favorable

Un autre facteur peut jouer un rôle dans la prolifération de cette biomasse gélatineuse : la température de l'océan, particulièrement élevée cette année. À la fin du mois dernier, les eaux de surface de l'Atlantique Nord ont battu leur record de chaleur avec une marque moyenne de 24,9 °C, enregistrée le 26 juillet. « On note l'arrivée de ce type d'espèces chez nous dans le contexte du réchauffement climatique. Avec une température de l'eau en hausse, les physalies se reproduisent et se développent plus rapidement. Sur leur cycle de vie, elles vont surgir plus tôt et disparaître plus tard », relate Jean-Michel Maggiorani.

À Ifremer Arcachon, on s'interroge encore sur l'impact exact de la « canicule marine » comme des autres facteurs environnementaux sur les arrivages estivaux. « Il n'y a pas de suivi au long cours du plancton gélatineux. On a des données parcellaires, à la faveur des campagnes de pêche Ifremer. Les physalies sont-elles plus nombreuses qu'auparavant ? Y a-t-il eu des modifications dans les courants résiduels ? Je ne connais pas la réponse. Il n'y a pas si longtemps, on parlait des méduses et des physalies comme des culs-de-sac trophiques, en ce sens qu'elles semblaient avoir peu de prédateurs. On s'aperçoit aujourd'hui que ce n'est pas si simple », constate Elvire Antajan.

En revanche, il est bien établi que le mode de prédation des physalies est directement corrélé au danger qu'elles représentent. Elles pêchent à la traîne, grâce à des filaments qui dépassent la dizaine, voire la vingtaine de mètres. Et qui délivrent un puissant venin, susceptible de paralyser sur l'instant des crevettes, voire des petits poissons comme des sprats et des sardines. On peut se faire piquer malencontreusement lors d'une baignade en ayant l'illusion que le flotteur de la physalie est trop éloigné pour être au contact de ses cellules urticantes. Ou sans l'avoir aperçu derrière les crêtes des vagues.

Publié le 11/08/2023 - Par Jean-Denis Renard